



## Transformations du moi dans les événements de vie.

Philippe Malrieu

### ► To cite this version:

Philippe Malrieu. Transformations du moi dans les événements de vie.. Baubion-Broye, A. (1998). Événements de vie, transitions et construction de la personne. Ramonville St Agne: Erès., pp. 195-218., 1998. halshs-01076323

**HAL Id: halshs-01076323**

**<https://shs.hal.science/halshs-01076323>**

Submitted on 5 Nov 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sous la direction de  
**Alain Baubion-Broye**



# **Événements de vie, transitions et construction de la personne**

**éerès**



**T**out au long de notre existence, nombreux sont les événements de vie et les moments de transition au cours desquels nous sommes mis en demeure de nous questionner : sur nos difficultés et nos pouvoirs, sur nos engagements et nos valeurs, sur notre devenir dans celui de la société. Hésitations, incertitudes, engouements, angoisses... marquent ces situations où nous sommes tous conduits à rechercher des possibilités et des buts originaux de développement, à construire des actes de personne qui donnent sens à nos expériences, à nos échanges avec autrui, à notre place dans les rapports sociaux.

A partir de situations différentes (chômage, mobilités sociales et professionnelles, formation, entrée dans l'emploi, innovation technique, création) les auteurs étudient et illustrent les multiples façons dont la personne répond, en même temps qu'elle participe, à ses propres transformations et à celles de ses milieux de vie.

L'ouvrage définit les apports spécifiques de la psychologie à l'analyse des changements sociaux et personnels.

*Les auteurs :*

*Brigitte Almudever, Alain Baubion-Broye, Jacques Curie, Raymond Dupuy, Violette Hâjjar, Francis Laguerre, Gaston Lanneau, Alexis le Blanc, Philippe Malrieu, Jean-Luc Mègemont sont enseignants chercheurs, membres du laboratoire "Personnalisation et changements sociaux" de l'université Toulouse-Le-Mirail. Marco Depolo, Franco Fraccaroli, Guido Sarchielli sont enseignants chercheurs à l'université de Bologne.*



ISBN : 2-86586-573-8  
Prix : 125 F



Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite selon le Code de la propriété intellectuelle (Art-L-122-4) et constitue une contrefaçon réprimée par le Code pénal. Seules sont autorisées (Art-L-122-5) les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, ainsi que les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, pédagogique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées, sous réserve, toutefois, du respect des dispositions des articles L-122-10 à L-122-12 du même Code, relatives à la reproduction par reprographie.

ISBN 2.86586.573.8  
© 1998 Editions Erès  
11 rue des Alouettes, 31520 Saint-Agne





## Transformations du moi dans les événements de vie

*Philippe Malrieu*

L'autobiographie peut-elle nous renseigner sur les processus qui sont à l'œuvre dans le passage d'une structure d'attitudes, de conduites, de représentations à une autre ? Ce passage n'obéit-il pas à des processus de conditionnement dont le sujet n'a pas en général une connaissance immédiate ? Peut-il atteindre les sources lointaines, dans son passé, de ses réactions aux changements dans le milieu ; ces sources ne risquent-elles pas d'être oubliées, soumises à des refoulements inconscients ? Peut-il saisir les interactions entre les influences multiples venues des milieux sociaux où il vit, de leurs conflits ? L'autobiographie ne prête-t-elle pas le flanc aux critiques, communément adressées à l'introspection, de rester prisonnière des effets conscients, verbalisés, des actions, sans pouvoir en situer l'origine dans le déroulement de celles-ci, dans les besoins ou les pulsions qui les déclenchent, les mécanismes acquis qu'elles utilisent ?

Sans nier les risques qu'il y aurait à se confier à l'autobiographie pour connaître les étapes par lesquelles passe un individu pour se fixer en un type de conduites ou de représentations, on peut lui reconnaître l'avantage de révéler des situations chocs qui ont pu être décisives dans le passage d'une étape à une autre, la fixation, au cours de la vie, à un certain nombre de réactions, le rappel par le sujet des motivations et des représentations qu'il estime être à l'origine de ses conduites anciennes et passées. L'autobiographie est une activité de sujet, de dialogue entre deux moi, dans l'instant où elle s'élabore, le moi présent interrogeant les moi passés, pour faire advenir à la conscience les dialogues anciens qui ont eu lieu entre ces derniers. Elle paraît indispensable, ne serait-ce que dans les

entretiens, pour apporter des informations sur les constructions subjectives qui s'intercalent entre la situation et la réponse.

On s'appuiera sur la *Tentative d'autobiographie* de H.G. Wells<sup>1</sup>, en raison de la minutie des informations qu'il rassemble, mais aussi de la conception du psychisme qui lui est sous-jacente. Il situe les transitions par lesquelles sont passées ses conduites en les inscrivant dans ses rapports avec les personnes qui constituaient ses groupes de proximité (parents, frères, camarades, amis, maîtres, patrons, etc). A chaque fois, il indique les sentiments qu'il éprouvait dans ses relations, et il en donne une interprétation en rappelant comment ces personnes ont été amenées à constituer les complexes d'attitudes et de représentations qu'elles manifestent dans leur histoire interpersonnelle et leurs rapports sociaux. Si bien que les attitudes qu'il manifeste à l'égard de chacun se présentent comme des prises de position latentes à l'égard de la société où ils ont vécu, où lui-même vit avec eux.

Mais, au-delà de ces analyses de ces rapports aux groupes par la médiation de leurs membres, Wells considère qu'un mouvement général emporte la société globale.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est le développement de la science et des techniques qui lui paraît d'évidence marquer le passage dans une ère nouvelle. Qu'ils en prennent conscience ou non, il concerne le devenir des individus. Il a à son sujet un jugement positif, mais il mesure les obstacles qu'il recèle en lui-même : il appartient aux individus de faire en sorte qu'ils soient surmontés.

On peut saisir, sur un exemple de *transition* à l'adolescence, la façon dont Wells comprend les relations entre la formation de la personnalité, ses groupes de vie, et le mouvement de la société. Sa mère, ne pouvant lui payer la poursuite de ses études, le met à quinze ans en apprentissage dans un « magasin d'étoffes » : elle a passé avec le patron un contrat qui l'engage à rembourser les frais de celui-ci en cas d'interruption volontaire de l'apprentissage. Wells a longuement exposé les motivations de sa mère, ancrée dans une représentation traditionaliste de la vie sociale. Il a d'autre part analysé la formation de ses aspirations propres : ses succès scolaires, sa prise de conscience des changements de la société anglaise, ses découvertes sur l'histoire, tout lui faisait désirer d'accéder à la vie intellectuelle — et lui rendait insupportable un métier où il ne cherchait pas à réussir. « J'exprimai mon mécontentement, mais elle éclata en larmes et me supplia de consentir. Je promis d'être sage, et d'essayer à nouveau. J'y allais en récalcitrant — non contre ma mère, dont je commençais à comprendre la simplicité, les difficultés où elle se débattait — mais contre un courant de circonstances qui, à l'âge de quinze ans, m'orientait vers une vie triste et sans espoir, tandis que d'autres garçons,

1. H.G. Wells, *Une tentative d'autobiographie*, trad. A. Valentin, NRF, 1936 (T.A).

qui n'étaient pas de meilleure qualité que moi, jouissaient des avantages, immenses à mes yeux, de l'école supérieure et de l'Université » (p. 95).

On est en présence d'un conflit entre deux sujets, qui divergent sur la représentation de possibilités offertes par la situation. Ce conflit traduit un conflit interne à chacun d'eux. La mère voudrait donner satisfaction à son fils, dont elle soupçonne les capacités, mais elle n'a pas les moyens de le faire, et d'autre part peut-elle faire pour lui plus qu'elle n'a fait pour ses frères ? Wells connaît ses possibilités intellectuelles, il aspire à les cultiver ; mais comment se libérer de sa dépendance, légale, mais aussi affective à l'égard de sa mère ? Ces conflits vécus, le biographe les inscrit dans la contradiction sociale de l'inégalité sociale, dont l'adolescent a une perception grossière (quand il se compare aux garçons de familles aisées), précisée par l'auteur, critiquant une société qui condamne les jeunes gens pauvres à « travailler consciencieusement pour le profit de leurs employeurs, jusqu'à la fin de leurs jours ». C'est cette structure sociale inégalitaire qu'il faut donc considérer comme le terrain sur lequel va se développer le mûrissement de la révolte de Wells, quand il s'évade du magasin d'étoffes.

Ainsi Wells situe la formation du moi sur trois plans :

- au sein des groupes sociaux inscrits dans un mouvement social traversé de contradictions : entre le développement scientifique et technique et la société traditionnelle, entre l'instruction fournie par la première et l'éducation autoritaire de la seconde, entre les déclarations démocratiques et le refus de donner aux jeunes défavorisés par la fortune le droit à un plein développement ;
- dans une vie relationnelle qui présente des contradictions qui lui sont propres : avec un père qui ne prend pas de responsabilité dans sa famille, une mère égoïste, tendre et autoritaire, des frères qui font chacun sa vie, famille éclatée, où il ne trouve pas l'appui que lui apportait son dernier maître ;
- dans une histoire de sujet, qui se débat entre l'image de ses succès et la perception de la dépendance où il est tenu, entre ses aspirations à accéder à l'élite sociale et les obstacles que lui vaut la pauvreté de sa famille, entre les représentations sociales confuses auxquelles il est initié dans un groupe de jeunes chrétiens.

Le passage d'une étape à l'autre sera compris par Wells comme une action de l'individu qui utilise les potentialités qui s'offrent à lui sur un plan pour surmonter les obstacles à ses aspirations sur les autres. Il est mis en mesure, par le mouvement social qui a besoin d'agents instruits, d'utiliser les capacités acquises à l'école pour objectiver les changements sociaux : mais ces changements qu'il constate, il les vit aussi en tant que *sujet* qui s'attache aux conquêtes du savoir que l'école lui permet de réaliser ; il adhère à ce mouvement culturel, il l'intériorise sous forme d'aspirations et de projets confus de dépassement de la *position sociale*



d'apprenti à laquelle son groupe familial l'affecte. C'est que ce groupe est constitué d'individus qui relèvent d'une société passée, le progrès scientifique les a plongés dans la misère plutôt que de les élever, ils sont prisonniers d'une représentation sociale « rétrograde », en même temps que d'un sentiment de leur échec.

Mais dans ce conflit entre le mouvement social (lui-même atteint par les conflits internes entre conservateurs et progressistes) et la tradition familiale, c'est le *sujet* Wells qui va intervenir. Car sur le fondement de ses acquis scolaires, il va opérer *des transferts* sur la position d'autres sujets, situés en d'autres groupes que sa famille. Des processus d'identification à ces sujets de la société montante (des maîtres, des savants) lui permettent de se former *un imaginaire de soi*. Imaginaire vaste et diffus, sorte de panthéon dans lequel entrent des figures de philosophes, d'écrivains : ils ont découvert des potentialités méconnues autour de lui. Ils interviennent dans sa subjectivation comme des appels à se dépasser, à se chercher des capacités méconnues (chacun des trois ou quatre apprentissages qu'il fait après l'école lui révèle qu'il a des aptitudes que les autres, et lui-même, ignoraient).

Cet imaginaire d'un moi, au-delà de la position de socius qui lui est imposée, se développe sur la base d'affects opposés ; dans une *crise* où se combattent l'affection qu'il a pour sa mère, le respect de sa personne, et la rage qu'il éprouve dans le magasin d'étoffes, de devoir obéir, renoncer à ce qui le passionne : le travail intellectuel, gage de son ascension sociale. Et ici encore c'est *le sujet qui se développe* en de nouvelles attitudes sur des plans divers. En tant qu'*acteur potentiel de ce mouvement social* qu'il commence à objectiver dont il explore les origines, la force, l'avenir possible, dans des discussions avec des camarades, dans les groupes de jeunes, dans des lectures de journaux. Son action sociale commence dans le sentiment de frustration quand il se compare aux garçons de classes favorisées, se poursuit en recherches d'informations. Jusqu'au jour où la pression entre aspirations et désespoir devient si grande, que face à la tentation de se suicider, le sujet *devient acteur de son devenir social*, fuit son magasin — non sans avoir écrit à son ancien maître, dont il se sait estimé, pour franchir le pas.

Quelle confiance cependant accorder à l'autobiographie ? Celle de Wells est précise, s'appuie sur des documents, lettres, conversations, qui corrigent les failles de la mémoire. Il déclare ses incapacités à retrouver certains souvenirs, comme les censures qu'il établit sur certains événements de sa vie (ainsi ne fait-il qu'évoquer trois fois ses rapports avec ses deux fils). Dans l'ensemble, la méthode est scientifique d'intention. Chaque conduite importante peut être « expliquée » :

- par les *maîtrises* acquises dans les étapes précédentes ;
- par les *relations interpersonnelles* ;

- par les institutions, avec leurs offres d'ouverture, leurs règles, leurs contradictions, auxquelles le sujet doit se confronter, qu'il peut utiliser, en faisant jouer les unes contre les autres ;
- par les *conflits* dans lesquels le sujet est introduit par la pluralité des entreprises qu'il a menées, sources d'incertitude, d'angoisse, où mûrissent des désirs de rupture ;
- par la vision du monde (d'abord confuse, de plus en plus élaborée, non sans mutations) qui sert de guide latent ou explicite aux prises de décision.

L'autobiographie de Wells soulève cependant des problèmes. L'attitude délibérément rationaliste de l'investigation ne risque-t-elle pas de masquer l'existence de problèmes ou d'attitudes déniés par le *sujet*, ou sous-estimées ? Mais surtout, on peut dire qu'il est guidé dans son récit par le « pacte autobiographique » (selon l'expression de Ph. Lejeune<sup>2</sup>) qu'il veut remplir. Dans l'introduction à son ouvrage, composé vers l'âge de soixante-cinq ans, il expose la signification qu'il lui confère. Sa vie a été débordante d'activités, riche en amitiés, en amours, en combats. Mais vers 1930, il éprouve une angoisse : ses actes ont-ils été à la hauteur de la demande sociale, comment peut-il utiliser la fin de sa vie pour ne pas « gaspiller son temps » ? Il sait bien que « c'est le destin de tous les créateurs de n'aboutir qu'à des choses imparfaites et incomplètes : nous transigeons toujours ». Mais il souffre, *en tant que sujet et en tant qu'acteur social*. Il souffre de n'avoir, en retour du dévouement et de l'amour que des gens plus généreux lui ont accordés, jamais rendu « un amour simple et désintéressé » (1936, pp. 12-13). Il connaît cependant son point fort : son intention d'œuvrer pour le progrès humain. D'où le pacte qu'il conclut avec lui-même : « Se racheter des insuffisances de son travail antérieur », mais aussi de son insuffisance d'amour, en racontant sa vie, pour qu'elle aide les autres à s'inspirer de ce qu'elle a pu avoir de positif — sa tension permanente vers le progrès — et à éviter les pièges dans lesquels il est tombé, par égotisme, par vanité.

Mais c'est sur le positif qu'il met l'accent. Irréductible optimiste, en ce qui concerne ses actes comme le cours de l'histoire, il voit surtout les aspects positifs des uns et des autres. Il a des partis pris. Ainsi reste-t-il convaincu, depuis au moins 1900, que le salut de la société viendra d'un groupe d'esprits cultivés qui s'efforceront d'informer la société sur la possibilité d'instaurer un monde dirigé, un Etat démocratique mondial. Il le croit encore en 1934, à l'heure où les fascismes se développent en Europe (il n'en est plus aussi sûr après 1940, quand l'hitlérisme menace le monde<sup>3</sup>). Son analyse est pénétrée de cette conviction, méconnaissant

2. Ph. Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Le Seuil, 1975.

3. H.G. Wells, *De l'homme de Cromagnon à l'humanité de demain*, trad. Ch. Chassié, Éditions Universelles, 1947, p. 344.

des aspects importants du mouvement social, comme le pouvoir de séduction que peut exercer l'appât du profit, la concentration des pouvoirs économiques et leur rôle dans l'orientation des dirigeants politiques, le rôle de la force et de la violence, celui des mouvements populaires.

Cette confiance du rationaliste militant domine sa description des passages d'une étape à l'autre de sa vie. Nous en retenons trois exemples, trois types de dépassements, au travers desquels se révèlent les progrès des questionnements sur le sens de nos actes :

- la signification culturelle des progrès du sujet, à la préadolescence ;
- l'invention des potentialités de l'écrivain dans le passage de l'enseignement à la littérature ;
- le projet social comme donateur de sens aux problèmes de l'avenir, et aux activités de l'individu.

#### PREMIÈRE OBJECTIVATION DES POTENTIALITÉS DU MOI DANS LA CULTURE

« Entre douze et seize, dix-sept ans [...] les forces et les influences à l'œuvre dans ces années-là ont été, je pense, d'une importance primordiale, et ont déterminé *toutes mes réactions ultérieures* » (p. 85, souligné par nous). Période de fondation : Wells note, du côté du moi, le rôle des modifications nerveuses et chimiques dans la transformation du psychisme — essor de l'initiative, défi à l'autorité, imaginaires de toute-puissance. Mais ces transformations ne se réalisent que dans la mise à l'épreuve des aptitudes et capacités cognitives antérieurement acquises et dès lors il y a chez le sujet la représentation d'une fin qui valorise ses apprentissages. Wells relate les péripéties vécues dans les trois premiers d'entre eux : apprenti trésorier dans un commerce, il manifeste son incapacité à tenir une caisse, il rêve, il est rudoyé, il perd confiance en lui, il est congédié ; assistant d'un professeur (son oncle), il aurait aimé ce travail où il pouvait utiliser ses savoirs ; il doit le quitter pour avoir attiré sur lui l'intérêt sexuel d'une fille de la maison : resté auprès de sa mère, gouvernante dans un château, il y fait la découverte d'un monde de culture qui le passionne — fresques de la Renaissance, Voltaire, un télescope et les constellations, Tom Paine, la *République* de Platon : au-delà des lectures qu'il avait pu faire, il apprenait dans le désordre l'histoire de la civilisation et il était ébloui ; sa mère lui trouve une place d'apprenti-chimiste chez un pharmacien, mais il lui faut apprendre le latin : avec un professeur qui resta son soutien jusqu'à l'université, il s'y initie brillamment. Mais l'argent manque à sa mère : elle l'oriente vers le magasin d'étoffes, dont il s'évadera au bout de quelques années pour ne pas céder à la tentation du suicide, on l'a vu plus haut.



« Ces années-là [quatorze et quinze ans] ont été celles où *les réalités immédiates, autour de moi, commencèrent à rejoindre d'une façon rationnelle ce monde varié avec lequel les livres m'avaient familiarisé*. Un monde plus large s'avancé lentement à la portée de mon imagination pratique » : y entrer était un rêve auparavant : « Maintenant j'abandonnais le rêve, je me préparais à une bataille consciente pour un élargissement réel de ma vie ». Il accédait à « des idées de précision scientifique et de certitude, des idées de loisir, de culture, d'élite sociale ». Il réalisait la marche du progrès par la science, il se délivrait de l'image d'un Dieu punisseur (pp. 92-94).

Wells projette peut-être, dans cette période d'adolescence, des idées qui ne se sont affirmées que plus tard. Mais il fournit un tableau assez précis des processus qui amèneront l'adolescent à se révolter, vers dix-sept ans, contre la situation de dépendance où le situe la tradition sociale, et contre sa mère qui l'y maintient. Il s'agit d'un conflit interpersonnel à fondements sociaux mal objectivés par les intéressés — d'un conflit social subi et ruminé par un sujet. L'enjeu pour ce dernier, au sortir de l'école, où il a affiné ses compétences, est de mettre celles-ci à profit dans la conquête de l'autonomie dans une profession. Trois obstacles s'y opposent : ni lui ni sa mère ne connaissent les débouchés qu'offre la société à un individu bien doué ; il est dépendant de sa mère (son père étant, dit-il, hors-jeu), qui n'a sur son avenir que des vues traditionnelles ; elle n'a pas d'argent pour lui faire poursuivre ses études.

C'est alors qu'interviennent les expériences de l'adolescent pour dessiner en lui *un schème d'idéal du moi social*, préfiguration du système des valeurs qui le soutiendra sa vie durant.

Au pôle négatif, il comporte l'opposition à la dépendance à l'égard d'un patron et aux activités routinières (révolte dans le premier magasin où il est comptable, qui se poursuivra dans le second où il est commis). Au négatif il y aussi la lutte contre la dépendance à l'égard de sa mère, de sa prétention petite-bourgeoise, de la pitié qu'elle voudrait lui faire partager. Une colère sourde anime sa revendication de liberté ; elle est une sorte de butoir contre lequel se briseront les tentatives pour l'assujettir. Trait de caractère ? Peut-être, mais qu'il cultive en se rappelant que ses aptitudes intellectuelles pourraient le libérer.

Au pôle positif, il y a les rencontres heureuses, de son oncle à l'esprit incisif, de son professeur de latin et de biologie et, sur un autre plan, des auteurs qui lui révèlent qu'on peut agir sur la société (Voltaire, Platon). Ce sont des modèles auxquels il peut se référer, pour se persuader qu'il lui sera possible de s'évader de la dépendance dans laquelle vivent ses frères.

Dans le désir de résister aux tentatives pour le maintenir en tutelle, dans son transfert sur des modèles proches ou lointains, ce qui caractérise cette transition de l'écolier désireux d'apprendre à l'adolescent soucieux

de dépasser les limites qu'on tente de lui imposer, c'est qu'il se donne des méthodes pour juger personnellement des situations (ainsi dans l'habitude d'écrire sur ce qu'il lit), et qu'il s'installe dans l'idée d'un avenir à conquérir. Sur le plan cognitif comme sur le plan des aspirations, il se sent responsable de ses activités. Certes il ne peut de lui-même décider de leur orientation : c'est pourtant un progrès essentiel de connaître les limites de sa liberté d'action. Il attend avec impatience le moment où il pourra — il le sait — franchir ces limites. Il le sait parce qu'il réalise les progrès qu'il a accomplis, parce qu'il a fait l'expérience qu'il pouvait résister à son entourage, parce qu'il se sent supérieur à d'autres adolescents.

Ses expériences ont installé en lui une attitude temporelle nouvelle : il sent que son avenir dépendra de ses initiatives, de ses décisions de rupture, qui réussiront quand il aura réuni les ressources nécessaires à sa libération.

#### L'INVENTION DE LA VOCATION D'ÉCRIVAIN

A vingt et un ans, Wells, après trois années d'études à l'université, échoue à l'examen terminal. Son angoisse est profonde. La tuberculose se déclare. Il lutte, soutenu par Isabel, qu'il a connue pendant sa vie d'étudiant, à laquelle il se fiance et qu'il épousera à vingt-cinq ans. Il trouve des emplois d'enseignement en biologie dans des collèges privés, passe des examens pour devenir titulaire. Par intermittence, il cherche une compensation à son échec dans l'écriture romanesque, jusqu'au jour où, vers vingt-cinq ou vingt-six ans, il abandonne l'enseignement pour la littérature.

Cette conversion ne s'est pas effectuée selon un processus d'essais et erreurs, mais dans la construction d'un *faire face* à l'échec, dans la restructuration dramatique du système des valeurs constitué avant et pendant les études. Il était fondé sur trois visées : participer au travail scientifique, fondement du progrès économique et social et de la libération à l'égard de la religion, participer à l'évolution politique, dans une adhésion morale au socialisme du mouvement fabien ; s'interroger sur les problèmes philosophiques posés par les découvertes scientifiques : le déterminisme, l'unicité des éléments et des événements, l'infinité de l'univers, le destin de l'humanité — dans un examen critique des enseignements, à son avis trop étroits, qu'il recevait. Il affirmait ses convictions avec assurance, bravant les remarques de ses professeurs. Il reconnaîtra qu'il avait été léger, peu sérieux dans ses études. L'échec le surprit, une grande angoisse s'empara de lui : « Brusquement, la confiance qui ne m'avait jamais quitté depuis mon évasion du magasin d'étoffes s'affaissa [...]. Je n'avais aucun avenir, aucun titre, aucune formation, aucune ressource » (p. 196).

Wells a souvent retrouvé ce sentiment de perdre pied. En 1923 par exemple, quand il a l'impression que son travail pour éduquer les hommes sur leur histoire est voué à l'échec : « J'étais envahi par un sentiment de vacuité, opprimé par le sentiment d'une énergie mal appliquée, de temps gaspillé ». Il n'a pas atteint « la limite de [son] efficacité », et cela lui est intolérable. Il définit les dimensions de cette inquiétude, analysée dans la psychologie du *coping* : sur le plan du moi social, il s'agit de la reconnaissance d'une erreur dans le choix des moyens, et peut-être des fins, comme dans l'évaluation de ses capacités ; sur le plan existentiel, nous n'avons qu'une vie, nous avons perdu une partie du temps qui nous est alloué. Puis vient, après une tentation de fuite, la résolution : « Il faut en finir avec tout cela. Penser, et recommencer » (p. 461).

Le redressement fut difficile, s'opéra selon des processus caractéristiques de la transition par conversion. Au fondement de tout, il y eut, selon Wells, « cette vanité obstinée qui a été un facteur de [sa] capacité à surnager », car, dit-il avec humour, il était incapable de « reconnaître qu'il puisse être inférieur à aucun être humain », et toute sa vie lui donne raison. On peut rattacher ce trait de caractère à ses aptitudes intellectuelles, à ses bagarres avec ses frères, à son imaginaire d'organisateur de la vie sociale... Il savait, donc il pouvait.

Pour émerger, il commence dès vingt et un ans — dans un mouvement de fuite — à utiliser les ressources de son imagination en se tournant vers la littérature, puisque écrire fut de bonne heure pour lui un plaisir. Ce ne furent d'abord que des « gribouillages misérables », mais il met à profit les repos forcés que lui imposait la tuberculose pour se familiariser avec la grande littérature. Il compose son roman (qu'il reprendra plus tard dans *La machine à explorer le temps*) : son imaginaire reste lié à ses rêveries cosmologiques d'étudiant, mais cet essai lui permet d'explorer le monde contemporain qu'il ne connaissait guère (p. 203).

Interrompu entre vingt-trois et vingt-cinq ans par le souci de gagner sa vie, le recours à l'imaginaire romanesque se réintroduit par le canal de comptes rendus d'ouvrages pédagogiques dans des revues ouvertes aux problèmes sociaux. « Chute dans le journalisme littéraire », dit-il avec humour : en fait il « se faisait un nom », attirait l'attention d'éditeurs, « aventuriers » en quête de jeunes talents pour satisfaire le besoin de lecture qui se développait avec l'instruction : le mouvement social lui ouvrait un nouvel horizon. S'inspirant d'un auteur qui lui révèle l'art d'user de la métaphore, il se lance à vingt-sept ans dans la composition de nouvelles, dialogues, essais : « En deux mois je gagnais plus d'argent que je n'en avais jamais gagné durant tout mon temps d'enseignement » (pp. 245-248).

Il sera donc écrivain. On peut situer sur plusieurs plans de l'affirmation du moi cette décision de conversion.



Celui d'abord du personnage social qui avait réalisé que dans la société anglaise il y avait deux sortes d'élite — celle de la noblesse et de la bourgeoisie installée, et celle des découvreurs de potentialités nouvelles offertes par les changements sociaux. Pourquoi ne serait-il pas de ceux-là ? Il le dit explicitement : il ne veut pas être comme son père, qui a laissé en friche ses capacités. Il ne se laissera pas aller. Il a eu des succès scolaires, il en tirera profit. Ses professeurs d'université n'ont pas reconnu son génie (car il est persuadé qu'il a sur le monde des intuitions qu'à soixante ans il croit pouvoir comparer à celle de Planck (la quatrième dimension). Il démontrera son aptitude à accéder à l'élite en se situant au niveau de l'imaginaire.

Il ne pouvait être question de se rattraper dans un second rôle d'enseignant scientifique. Sans doute, pour vivre, a-t-il cherché à utiliser les compétences qu'il a acquises en donnant des cours dans des établissements privés. Et il a même pu se passionner dans ce travail d'éducateur, il invente des méthodes d'enseignement qui font participer les étudiants à la découverte, il réfléchit sur les pédagogies de son époque. Pourquoi n'a-t-il pas persévéré dans cette voie où il aurait pu sauver son honneur blessé ? C'était trop coûteux du point de vue physique : il était souvent repris par des crises d'hémoptysie. Moralement, il ne pouvait souffrir d'obéir à un directeur, même quand il était en bons termes avec lui. Et surtout enseigner ne correspondait pas à ce qu'étudiant il aurait voulu devenir : chercheur, savant, membre de l'élite.

Sur le plan du personnage social, l'écriture romanesque lui permettait de satisfaire son ambition d'être reconnu par un large public. Elle devait lui assurer l'indépendance de la composition, le plaisir de l'invention fictive en dehors des contraintes et des contrôles scolaires.

Mais c'est surtout dans le domaine de l'affirmation de sa personnalité morale, de son rôle dans la société, que la littérature lui paraissait supérieure à l'enseignement. Il allait y défendre sa conviction du rôle de la science dans l'avènement d'une civilisation nouvelle. Tandis que par ailleurs il allait satisfaire ce qui était sa passion profonde d'approcher les autres de l'intérieur de leur être, dans un processus de transfert réciproque des autres et de lui-même.

Car d'une part, du point de vue de sa tâche sociale, il ne peut être question pour lui de renoncer à affirmer la valeur de la connaissance scientifique sur laquelle il a misé sa vie. En passant à la création littéraire, il va la défendre par d'autres moyens. Ce sera d'abord dans des romans comme *La machine à explorer le temps* destinés à faire rêver sur l'avenir que les sciences peuvent assurer aux hommes, non sans souligner les drames qu'elles risquent de provoquer. Plus tard c'est dans une approche de type psychosociologique des vies humaines qu'il maintiendra le lien entre science et imaginaire, assurant la continuité de ses visées au travers de la conversion qu'il opère.

Tandis que, au niveau de sa subjectivité, il va chercher dans l'écriture romanesque à satisfaire sa passion de pénétrer à l'intérieur de la vie des autres. Dès son enfance, il aime vivre dans les drames qu'il a avec eux, dans leurs échanges de perspectives. Il est *entre eux*, observateur, critique, sympathisant tour à tour. Adolescent, il est avide d'*expériences d'affinité et d'opposition*, au cours desquelles les dialogues qu'il a avec les êtres dont il est curieux se poursuivent en dialogues intérieurs sur ses possibles personnels. Il est comme ébloui par la diversité des existences. Comme l'autobiographie en témoigne, chaque vie l'interroge. Comment se sont formées attitudes et représentations ? sous quelles influences ? Selon quelles motivations cachées sous celles qui se déclarent ? Avec toujours, à l'arrière-plan, le souci de l'auteur de savoir ce qu'il peut s'appropriier des manières d'être, de sentir, de penser, de ceux qu'il observe. Et le souci également d'évaluer leur rôle dans l'histoire.

Ainsi la transition de Wells de la tâche scientifique ou pédagogique à l'écriture littéraire bénéficie de deux visées différentes. La tâche du romancier conserve quelque chose de la préoccupation scientifique, elle est un peu comme une expérience fictive : une tentative pour imaginer ce que peuvent devenir les relations entre contemporains. Le roman pour Wells est information, (il se dira « journaliste »). Mais d'un autre côté, la littérature part du bouillonnement des relations affectives entre les individus, attachements, méconnaissances, jalousies, sacrifices... Elle traduit les expériences des autres, perçues par l'écrivain. Et elle s'infléchit vers une évaluation morale des entreprises et des objectifs des personnages.

Ces deux sources divergentes de l'activité littéraire installent un conflit dans la transition de la pensée scientifique à l'écriture romanesque. Par opposition aux transitions évolutives où chaque progrès s'engrène sur le précédent, celle que Wells a vécue est « dramatique », dans la mesure où il n'est pas évident de passer d'activités régies selon des principes, des règles, une méthode relativement définie, à une création romanesque qui tâche de faire revivre les émotions, désirs, représentations de personnages imaginaires — ce qui exige la projection sur eux du vécu de l'auteur.

Il s'agit de passer d'un domaine de vie contrôlé par une méthode scientifique à un autre qui obéit à la communication par sympathie, soumise à des préoccupations esthétiques. Wells dut longtemps lutter contre la transcription des habitudes de pensée scientifique dans le rendu de la vie affective de ses contemporains. Lutter aussi contre les habitudes des romanciers de l'intériorité, comme ses amis Henry James, Conrad, St Crane qui refusaient ses *a priori* de romancier « journaliste ». Sa lutte était menée par une préoccupation sociale et morale, qui est essentielle dans la transition qu'il effectuait de la science à la littérature.

## L'INVENTION D'UNE IDÉOLOGIE

« Enfin lancé » dans le monde littéraire, reconnu comme un des grands romanciers de son époque sur les questions sociales, il publie, pour saluer le XX<sup>e</sup> siècle, un livre, *Anticipations de la réaction des progrès scientifiques et techniques sur la vie et la pensée humaine*, qui veut avertir ses contemporains sur la nécessité de transformations dans les institutions et dans les mœurs. Il pense que la science nous met en mesure de maîtriser l'avenir social comme elle le fait des forces de la nature<sup>4</sup>. En 1906, le roman *Une utopie moderne* pose les principes organisateurs d'une *République nouvelle* et de la libération des esprits à l'égard des tabous. Désormais, jusqu'à sa mort, son œuvre de romancier est traversée par l'analyse des conditions sociales des existences individuelles ; par des articles, des conférences, il alerte le public sur l'urgence de réformes profondes.

Car il s'opère un immense gâchis des possibilités d'améliorer l'existence, aussi bien dans la vie courante que dans les relations entre Etats. Il y a une méconnaissance générale du rôle que peuvent jouer les connaissances scientifiques dans la lutte contre le mal vivre quotidien, dans l'organisation de l'économie et dans celle de la direction politique, dans l'élimination des crises internationales et des guerres. On assiste à des conquêtes extraordinaires sur le plan de la maîtrise de la nature, parce que l'on connaît les conditions des phénomènes observables et que l'on prévoit les conséquences d'une action humaine dans l'organisation de ces conditions. Sur le plan de l'organisation de la société par contre, l'idée domine que son avenir est incertain ; les dirigeants se fondent sur les enseignements du passé, au lieu de se demander comment, en intervenant dans la disposition des conditions, on peut en transformer les conséquences.

« Nous surestimons, dit-il en 1934 (en reprenant ce qu'il avançait en 1902 dans *La découverte de l'avenir*), l'obscurité de l'avenir. Par une analyse des processus contemporains, les conditions de l'avenir pourront être mises à portée de notre savoir, et leur formation dirigée... L'humanité est à l'aube d'une grande transition, à savoir : de la vie considérée comme un système de conséquences à une vie considérée comme un système d'efforts constructifs. Je n'ai pas dit qu'on peut prédire l'avenir, mais qu'on peut en dire les conditions. Nous devrions être de moins en moins liés par les engagements du passé, de plus en plus dominés par la conscience de l'effet créateur de nos actes » (1936, p. 395).

A l'arrière-plan de cette déclaration, on entend la protestation rationaliste contre la croyance que notre avenir est entre les mains de puis-

4. H.G. Wells, *Œuvres*, Mercure de France, 1963, pp. 9-37.



sances surnaturelles. Mais on perçoit aussi un écho du pragmatisme anglo-saxon : le savoir n'est libérateur que par la médiation « d'efforts constructifs », systématisés, programmés.

Ce sera vrai dans tous les domaines de la vie sociale, dans l'économie, l'écologie, l'urbanisme, l'organisation du travail. Il faut une armée de chercheurs écologistes pour préparer les conditions de la grande transition, dans lesquelles doit entrer la prise en compte des progrès des communications et de l'interdépendance croissante entre les nations. Faute de l'affermissement de ces savoirs, et de la volonté d'en tirer des conclusions pratiques, Wells en 1900 prévoit les désastres, l'exacerbation des nationalismes. Dès le début du siècle, il proclame qu'il faut « un monde dirigé, un Etat mondial », et cette idée deviendra l'axe de sa propagande après 1918.

Comment cependant réaliser cette « République nouvelle dominant le monde » ? Il se rend compte qu'elle ne surgira pas d'elle-même, par un rassemblement des intelligences éveillées par la constatation des progrès. Qui peut développer cet effort créatif qui permettra l'avènement d'une nouvelle démocratie ? La démocratie parlementaire n'y parviendra pas : la prise de pouvoir par des élections ne peut aboutir à des transformations en profondeur de la société : les électeurs n'ont pas les connaissances scientifiques indispensables à leur promotion. Quant aux marxistes, leur conception de la lutte de classes et de la prise de pouvoir par le prolétariat est chimérique et dangereuse : celui-ci ne détient pas les connaissances indispensables sur la société ; Marx, d'ailleurs, n'a jamais voulu imaginer les étapes par lesquelles s'instaurerait le socialisme après la révolution...

Il faut donc promouvoir un ordre d'esprits inventifs, conscients des potentialités réunies par les sciences, animés par un esprit de responsabilité historique. Leur tâche sera de développer la connaissance scientifique des lois de la société (Wells songe à une sociologie totale, qui étudiera les échanges entre les institutions au lieu de les considérer chacune pour elle-même). Ils agiront sur l'esprit des jeunes pour développer chez eux la connaissance des lois de l'histoire et le désir de développer les potentialités actuelles. Ils interviendront sur les gouvernants pour les éclairer sur celles-ci. Cet « ordre des samouraïs » sera composé de volontaires, qui s'imposeront certaines règles morales ; ils viendront de toutes les couches sociales, les riches n'en étant pas exclus. Ils agiront par la propagande. Wells, de 1906 à 1908, pensa qu'il pourrait convaincre le mouvement fabien de constituer cet ordre, monta une campagne qui fit beaucoup de bruit dans les milieux intellectuels. Mais les dirigeants fabiens trouvaient l'entreprise risquée : Wells n'avait pas le charisme indispensable ; sa tentative échoua et il démissionna de leur mouvement en 1908 : il se replia sur la création romanesque, en la situant sur le plan des problèmes sociaux.

Par quels cheminements passe la construction de cette idéologie, qu'il n'abandonna jamais, d'un progrès organisé par des individus d'élite ? Quelle était sa fonction dans l'affirmation de soi de Wells ?

Etudiant, il avait adhéré aux idées socialistes. Elles satisfaisaient une aspiration rationaliste qui était en harmonie avec sa prise de position en faveur de la science. Le socialisme doit éviter le « gaspillage dans la protection et l'inégalité dans la distribution » qu'entraîne la loi du profit. L'organisation de ces deux fonctions de l'économie par l'Etat éliminera « la lutte effrénée pour la propriété, l'avidité des gains personnels », (p. 163). Mais son adhésion obéit aussi à un sentiment de révolte contre ce qui fait obstacle à sa liberté. Il en avait souffert dans sa famille, où sa mère lui imposait l'obéissance à un dogme religieux dont son initiation à la théorie de l'évolution lui démontrait l'inanité, dans ses apprentissages où l'obéissance passive le révoltait contre les patrons.

Son échec à l'examen terminal a-t-il fait passer au second plan sa préoccupation pour les transformations sociales ? L'autobiographie, dans le chapitre « La lutte pour l'existence, entre 1887 et 1893 », donne peu d'informations sur ce point. Son intérêt pour la pédagogie, la critique qu'il fait des méthodes traditionnelles a dû maintenir son souci de transformation sociale. Les difficultés de la vie quotidienne devaient y contribuer aussi... Pourtant Wells pense qu'à cette époque de sa vie, « nous ignorions la fonction primordiale de l'enseignement, qui est d'établir une relation réciproque entre l'intelligence, la volonté et la conscience du processus individuel et social. *Nous n'avions pas idée qu'il y eût un processus social* » (p. 214). Sans doute avait-il dû concentrer ses préoccupations sur sa lutte contre la maladie, sur un travail harassant, sur sa vie avec Isabel, qu'il épousa en 1891 après de longues fiançailles, pour se rendre compte de l'impossibilité où ils étaient de se rencontrer sur des buts communs ; il ne pouvait entretenir avec elle une conversation qui eût un sens... Il s'en sépara en 1893 ; après avoir trouvé chez une de ses étudiantes davantage de compréhension pour ses désirs d'ascension sociale (pp. 238-240). Isabel l'enfermait dans le monde petit-bourgeois dont il voulait s'évader, Catherine l'en libérait : participation de « l'élan de vie » à la formation des valeurs sociales dans le sujet.

Mais le point de départ pour le retour vers les préoccupations sociales se trouve dans la rencontre d'un éditeur qui acceptait de publier, au-delà de ses essais pédagogiques, ses œuvres de fiction : « Sa fortune était faite ». Ici se manifestait à nouveau que le destin singulier dépend du mouvement social dont cet éditeur n'était qu'un représentant. Mais l'individu doit aider le mouvement de la société pour se situer en elle, il doit objectiver les conflits qui la traversent et décider de la position qu'il prend en face d'eux. Ce travail de situation de soi apparaît comme la restructuration de son identité dans la recherche d'un sens à lui donner dans l'histoire.

de cette idéologie, des individus d'éde Wells ?

s satisfaisaient une rise de position en village dans la proie la loi du profit. ar l'Etat éliminera ains personnels », t de révolte contre is sa famille, où sa nt son initiation à ses apprentissages

u second plan sa obiographie, dans 893 », donne peu igogie, la critique nir son souci de lienne devaient y poque de sa vie, ment, qui est d'é-la volonté et la ons pas idée qu'il y lû concentrer ses vail harassant, sur s fiançailles, pour encontre sur des conversation qui é chez une de ses s d'ascension so- : petit-bourgeois ation de « l'élan

upations sociales : publier, au-delà Sa fortune était ulier dépend du ntant. Mais l'in-er en elle, il doit a position qu'il âit comme la re-ns à lui donner

On en relève trois épisodes, qui correspondent à la transition de la vocation littéraire à l'engagement politique. Il réactive les convictions idéologiques de l'étudiant dans une lutte contre ses confrères et amis romanciers qui méconnaissaient les problèmes sociaux. Il cherche à découvrir dans ses relations les personnes qui pourraient l'aider à définir son engagement idéologique. Il se délivre des hésitations qu'il pouvait encore avoir en fondant son idéologie sociale personnelle, dirigée aussi bien contre les romanciers intimistes que contre les idéologues socialistes, dont le détourne son histoire personnelle.

Se libérer de l'étroitesse du roman de la vie intérieure. En fait, ses premiers romans d'anticipation — *La machine à parcourir le temps*, *La guerre des mondes*, *L'homme invisible* — qui lui ont assuré succès et argent, étaient en marge de la grande littérature de l'époque. Ils répondaient à l'étonnement du public sur les conquêtes scientifiques et techniques. Ils correspondaient à sa passion scientifique de penser le temps — « *la quatrième dimension* » — et ses mystères, qui n'étaient pas seulement scientifiques, qui concernaient sa vie intérieure.

Or il n'était pas dans le ton des romanciers à la mode, des Henry James, Stephen Crane, Conrad, Meredith, etc. Ce qui faisait la force de leurs œuvres, il le ressentait profondément, c'était « leurs impressions abondantes, lumineuses », la multiplicité des points de vue dont parlaient les personnages, leurs incertitudes insurmontables. Or, lui, de par sa formation scientifique, a pris, dit-il, « l'habitude de délimiter les choses et de leur donner consistance ». Il ne sait pas « rendre la façon inconsciente et naturelle que [les individus] ont de réagir ».

H. James lui écrit : « Je vous vois vous comporter beaucoup plus que je ne vois vos personnages se comporter eux-mêmes ». Wells ne les laisse pas vivre. Et Conrad lui demande : « Qu'y a-t-il au fond dans cette Jane (un personnage de Wells) ? Que se passe-t-il en elle ? Que veut dire tout cela ? » Conrad et Wells sont au bord de la mer : pour l'un cette mouette posée sur l'eau évoque mille choses, pour l'autre, c'est une mouette. Aux différences dans la vision du vécu correspondent celles du style. Ainsi Conrad « tissait une prose anglaise très riche, descriptive... libre d'expressions stéréotypées, en dehors de la monnaie phraséologique courante » ; lui ne songeait qu'à « écrire des romans clairs et solides, des drames bien construits » (pp. 375-385).

Ces dialogues critiques le tourmentent, le « conduisent à s'interroger, à se critiquer, à se fouiller jusqu'au fond ». Il essaie de « se plier à leurs conceptions, évasives et irrationnelles ». Abandonnant le récit fantastique, il s'intéresse à la façon dont les relations entre les personnages commandent leurs réactions, ce qui ne va pas sans projection sur eux de son vécu propre. Mais il ne peut pas renier son identité : tout se passe comme si les critiques de ses confrères et amis réveillaient le schème idéologique de la représentation de la vie qui lui avait permis de faire



face, de résister à ceux qui avaient voulu briser sa liberté, famille, patrons, professeurs... De l'angoisse, il passe à la révolte contre ses conseillers : « Ils habillent leur âme devant la glace, ajoutent quelques touches pour se grimer », sans savoir où ils vont.

Au début du siècle, il est en mesure de définir leur aliénation : de Walter Scott à James, il bâtissent leurs analyses « sur le postulat de la fixité sociale. Le roman anglais était produit dans une atmosphère de sécurité, pour l'amusement de gens... qui aimaient se sentir garantis et établis pour toujours. Ses règles étaient fondées à l'intérieur de ce cadre en apparence éternel ». Il peut alors définir son originalité ; il revendique le droit de traiter dans ses romans des « questions politiques, religieuses, sociales, des institutions qui dirigent la vie des gens ». Dans ses romans, il interviendra, il « fera appel aux jeunes, aux âmes pleines d'espoir, contre les gens posés, dignes, les gens sur la défensive ». Il faut « prendre la vie tout entière comme trame du roman » — les variations du tempérament, les besoins passionnés, les détresses et les tempêtes de l'existence humaine (p. 309).

Ici se marque, dans cette fondation du roman social, la volonté de passer de la description des états dans la vie intersubjective à l'affirmation du devoir de l'écrivain de participer, *dans un effort constructif*, à la création de la société nouvelle. Le roman va s'inscrire dans le temps, autrement que dans les romans d'anticipation, en appelant le lecteur à *la pensée de l'avenir*.

On voit comment la participation à une pratique sociale permet à Wells de retrouver, de façon concrète, son aspiration de jeunesse à la transformation sociale. Mais il y était amené par une autre voie, par sa fréquentation des intellectuels londoniens. Tout se passe comme si dans leurs échanges confus, dans la diversité de leurs personnalités, il cherchait à éprouver leur sincérité, à mesurer leur foi, à décider sur lesquels il pouvait s'appuyer pour *définir son système de valeurs personnelles* : auxquels d'entre eux peut-il s'identifier, avec lesquels nouer des liens d'amitié et de respect ? Cette recherche s'étayait sur son travail de romancier.

On peut caractériser cette recherche comme comportant deux moments : le premier étant de sympathie, d'identification réservée, à confronter à d'autres identifications possibles — moment du déplacement sur la subjectivité de l'autre ; le deuxième étant celui du choix entre les valeurs humaines des types qu'il rencontre, moment de la définition (provisoire) du système des valeurs du moi.

Cette recherche ne part pas de rien : Wells est attaché à un certain nombre de schèmes de vie, de par ses expériences passées. Mais les choix qu'il va faire entre les hommes qu'il approche vont constituer autant de processus d'objectivation de ses buts de vie.

umille, patrons,  
es conseillers :  
ouches pour se

aliénation : de  
postulat de la  
osphère de sé-  
garantis et éta-  
le ce cadre en  
revendique le  
eligieuses, so-  
ses romans, il  
espoir, contre  
prendre la vie  
empérament,  
nce humaine

a volonté de  
l'affirmation  
rif, à la créa-  
emps, autre-  
eur à la pen-

de permet à  
eunesse à la  
voie, par sa  
nme si dans  
il cherchait  
uels il pou-  
s : auxquels  
amitié et de

: deux mo-  
réservée, à  
u déplace-  
choix entre  
définition

un certain  
s les choix  
autant de

En exemple de ce mouvement de l'identification réservée vers l'appropriation des valeurs des autres, qui chez Wells est essentiel dans sa transition vers la construction de l'idéologie sociale qu'il déclare en 1900, on prendra l'opposition qu'il fait entre deux expériences de relations interpersonnelles, avec Bland et Wallas.

Bland est un fabien, assez riche. Protagoniste d'une « vie nouvelle », il charme beaucoup d'intellectuels. Il séduit Wells par sa libération affichée des hypocrisies de l'être bourgeois, par son opposition au conformisme. Mais dans sa jactance, Bland révèle bientôt à Wells qu'il ne s'agit là que d'attitudes de façade, qui dissimulent un désir de pouvoir, des jalousies, des ressentiments. Wallas l'attire par la profondeur de sa culture, par une conception ouverte de la vie sociale, il tient beaucoup à connaître les sentiments, les représentations du peuple, des gens simples, auxquels Wells reste attaché depuis sa jeunesse. Il voit en Wallas un de ces hommes qui ont voué leur vie à la *res publica*, qui ne font pas de leurs idées politiques un moyen de satisfaire leur ego. C'est de tels hommes que Wells recherche, ils développent en lui « le sentiment de l'importance du lien social » ; ils le libèrent des modèles des romanciers de la vie intérieure ; ils lui permettent de s'éloigner de « la carrière purement littéraire vers laquelle il s'acheminait » (p. 365).

Ces hommes semblent donc avoir joué un rôle essentiel dans la transition de Wells vers l'engagement social qui fut celui de sa vie. Mais il fallait pour cela que d'une part il ait en lui ce germe de vocation politique qu'il avait conçu en tant qu'étudiant, dans ses premiers combats pour les idées socialistes, et que d'autre part son travail de romancier l'amène à mettre l'accent sur le croisement, dans la vie de ses personnages et des hommes réels qu'ils représentaient, des drames individuels et des drames sociaux. Le passé de luttres du jeune homme, l'affirmation du romancier social contre ses rivaux, étaient signifiés par ces hommes dévoués à la *res publica*.

Comment, à partir de son option idéologique en faveur du socialisme, Wells a-t-il été amené à concevoir l'ambition de devenir un acteur social, en marge des organisations travaillistes ou marxistes ?

Aux responsables de celles-ci il reproche de ne pas avoir une vue scientifique des transformations contemporaines : ils restent prisonniers des cadres sociaux existants — le district, l'Etat —, ils ne voient pas le changement d'échelle qu'introduisent les progrès dans les communications. Ils manquent d'imagination dans la redéfinition des étapes par lesquelles s'introduiront les transformations sociales. Le rationaliste qu'il est veut une planification scientifique des réformes : seuls des esprits inventifs, cultivés, des ingénieurs de l'avenir peuvent l'assumer.

Les progrès dans l'histoire ne sont pas le résultat de « grands hommes », des César ou des Napoléon, mais de grands esprits, comme

Bacon ou Darwin qui bouleversent la représentation du monde. Il lui revient la tâche de jouer un rôle analogue, de rassembler les minorités créatrices qui feront prendre conscience, aux dirigeants en premier lieu, de la nature de la crise sociale, elle provient de la méconnaissance des liens nouveaux qui se tissent entre les peuples, de leur interdépendance, qui requiert une organisation mondiale pour définir une gestion équilibrée de leurs ressources et de leurs besoins.

Wells n'a pas réussi à devenir le guide politique du XX<sup>e</sup> siècle qu'il aurait voulu être. L'utopisme de ses convictions est révélateur d'une représentation égocentrique de l'intellectuel de ce siècle, et d'un rationalisme pragmatique, qui le dispensent d'une analyse historique de la formation des aspirations et des idées de ses contemporains. Il méconnaît, par exemple, la force du sentiment nationaliste, et se trouve désarçonné lorsqu'il voit les hommes accepter les boucheries de la guerre de 14-18. Il croit que les esprits humains se répartissent en créatifs, pragmatiques et passifs, et que c'est aux premiers de diriger les Etats, et le monde. Il ignore par quelles voies les financiers qu'il dénonce parviennent à exercer leur pouvoir sur les masses. Il voulait soustraire les hommes à la domination des dogmes, pouvait-il y parvenir en imposant le sien, rationnel mais abstrait, à ses contemporains ?

\* \*  
\*

Quel est ce JE qui, dans l'autobiographie, décrit son parcours de vie comme dirigé tout à tour par des besoins, des émotions, des contraintes sociales, des influences venant au cours de communications contradictoires, des désirs d'affirmation de soi dans une œuvre, dans une intervention dans l'organisation de la société, dans la représentation de fins situées au-delà des motivations de l'ego ? N'est-il pas agi, au-delà des régulations organiques, par des régulations sociales qui apparaissent comme des incitations au dépassement de celles-ci ? Dans quelle mesure peut-on affirmer qu'il est l'initiateur d'activités situées, sinon en marge de ces deux déterminants, du moins dans une relative autonomie par rapport à eux ? Une réponse traditionnelle à cette question consiste à avancer l'hypothèse que la prise de conscience des déterminismes est le lieu où le sujet, se mettant à distance d'eux sur le plan des représentations, va se donner le pouvoir de les manœuvrer en fonction d'un système de valeurs qu'il élabore.

Nous trouvons chez P. Bourdieu une conception de ce type. Il pose au départ que l'individu est un agent social, situé dans un ensemble de relations sociales objectives qui existent indépendamment des consciences individuelles, comme disait Marx<sup>5</sup>. Mais le sociologue, en intro-

5. P. Bourdieu, *Réponses*, Paris, Le Seuil, 1992, p. 72.



monde. Il lui  
es minorités  
premier lieu,  
naissance des  
dépendance,  
stion équilib-

le siècle qu'il  
sur d'une re-  
l'un rationa-  
que de la for-  
l méconnaît,  
e désarçonné  
de 14-18. Il  
gmiques et  
le monde. Il  
ient à exercer  
à la domina-  
tionnel mais

recours de vie  
es contraintes  
ns contradic-  
une interven-  
ation de fins  
u-delà des ré-  
issent comme  
sure peut-on  
marge de ces  
par rapport à  
avancer l'hy-  
lieu où le su-  
tations, va se  
me de valeurs

type. Il pose  
ensemble de  
ent des con-  
gue, en intro-

duisant la notion d'habitus, accorde au sujet social d'être « actif et créateur », tout en affirmant que « parler d'habitus, c'est poser que l'individuel, et même le subjectif, est social, collectif » (p. 101). En effet, s'il admet que l'habitus, « schème de perception, d'appréciation et d'action », se structure dans les multiples champs sociaux, institués par le social dans les choses, dotés chacun d'une relative autonomie, il dira aussi que l'habitus contribue à constituer le champ comme un monde signifiant, doué de sens et de valeur (pp. 102-103). Admettant qu'il existe une « double relation obscure entre les habitus et les champs », il redonne aux agents sociaux une indépendance relative : ils sont « raisonnables », « ils ont intériorisé, au terme d'un long et complexe processus de conditionnement, les chances objectives qui leur sont offertes, ils savent lire l'avenir qui leur convient, qui est fait pour eux et pour lequel ils sont faits » (p. 105). Au-delà de cette adaptation, Bourdieu admet que les agents sociaux « déterminent activement, par l'intermédiaire de catégories de perception et d'appréciation socialement et historiquement constituées, la situation qui les détermine (p. 111). Et ici intervient l'idée (spinoziste ou marxiste) que la connaissance des déterminismes permet de leur échapper (« le déterminisme n'agit pleinement qu'à la faveur de l'inconscient », p. 111). Et d'ajouter que, à partir « des conflits ou des concurrences entre les agents qui y sont engagés », peuvent survenir « des souffrances génératrices de changements » (p. 115).

La notion d'une « double relation obscure » entre l'habitus et le champ nous interroge. Comment s'effectuent la signification du réel, l'intériorisation des « chances offertes », la lecture de l'avenir convenable, la détermination de la situation, la production de changements à partir des souffrances issues de conflits entre agents ? La réponse à ces questions nous semble exiger la confrontation des données des recherches psychologiques, sociologiques, historiques, et aussi physiologiques, comme le propose l'épistémologie de Meyerson<sup>6</sup>.

L'étude des transitions constitue un terrain favorable à la formulation d'hypothèses concernant les processus d'autonomisation du sujet, à l'intérieur de l'affrontement des problèmes que lui pose la pluralité des structures sociales, et des possibilités de dépassement des engagements antérieurs qu'il découvre en les confrontant entre elles.

On peut trouver des caractères communs aux trois types de transition que nous avons observés chez Wells, quitte à préciser ensuite ce qu'il y a d'original en chacune, et dans quelle mesure elle est pour le sujet le lieu d'enrichissement de ses défenses contre les aliénations dans lesquelles il était tenu.

Au point de départ d'un processus de transition, on trouve un doute sur l'inscription du sujet en l'identité sociale dans laquelle il organisait ses

6. I. Meyerson, *Les fonctions psychologiques et les œuvres*, Paris, 1949, pp. 111 et suiv., et ch. III.

conduites : identité d'employé, d'enseignant, de romancier... A chaque étape, il organise son temps de vie en fonction d'un système de régulation auquel il a donné un assentiment plus ou moins profond, mais qui en définitive a son origine dans le milieu social ; il partage des représentations qui lui sont fournies par ce dernier sur la fonction de ses activités, sur leur place dans l'organisation de la société globale. Ses relations avec les membres des autres groupes sociaux sont également définies dans ce système de régulations et de représentations. Son avenir se trouve en partie dessiné dans le cadre de l'identité sociale en laquelle il est inscrit. Une hiérarchie des valeurs lui est proposée, en grande partie de façon implicite, comme une nécessité naturelle.

Il est introduit en ce système de régulations et de représentations par des médiations multiples, chacune d'elles — famille, école, entourage d'amis ou de collègues, opinion publique diversifiée en courants divergents — en présente quelques aspects. Chacune est dotée d'une autorité relative, se fait entendre et respecter par des processus de pression divers, qui vont de la persuasion par la communication affective à l'obligation par la crainte de la sanction. Des écarts plus ou moins profonds existent entre ces sources d'influences, qui obéissent à des motivations différentes dans leur action sur le socius : ce n'est pas exactement à la même société qu'elles tendent à intégrer l'individu. Et c'est à partir de ces écarts dans les visées des autorités qui agissent sur celui-ci que se développent les « *dramas* » des transitions, plus ou moins conscients, plus ou moins refoulés.

Dramas, chez Wells, provoqués par le sacrifice des activités intellectuelles dans le travail de commis, par l'abandon de la recherche pour l'enseignement, par le renoncement du plaisir de l'imaginaire dans celui-ci, par l'oubli des problèmes sociaux dans le roman. Ce qu'il fait perd de sa signification pour lui dans la mesure où il ne peut donner libre cours à une autre activité, qui lui permettrait d'exercer des potentialités qu'il a approchées, qu'il ne peut pas laisser s'épanouir. Il les perçoit comme appelant une révision dans sa vie, un avenir où il pourra se signifier en les réalisant. La signification dont parle Bourdieu, et qui caractérise en effet les conduites humaines, exige ce travail de sujet : une tentative pour concilier, accorder deux activités en les faisant converger vers un but commun. Deux conditions interviennent dans le processus de signification, essentiel dans la personnalisation des conduites : il faut que la société propose aux individus une pluralité d'activités distinctes, et que le sujet ressente, en s'y consacrant, qu'il doit les harmoniser, et qu'il *imagine*, au-delà du clivage de ses activités en des domaines différents, ce qu'il gagnerait à les ajuster entre elles. Il doit les signifier l'une par l'autre, son questionnement porte plus ou moins consciemment sur les moyens d'y arriver, c'est-à-dire de passer d'une division de soi à une identité harmonisée.

A chaque le régula- mais qui présenta- activités, ions avec es dans ce ve en par- scrit. Une on impli-

ations par entourage nts diver- e autorité on divers, obligation ls existent différentes me société carts dans oppent les moins re-

és intellec- pour l'en- s celui-ci, perd de sa ore cours à ités qu'il a omme ap- ifier en les ise en effet ative pour ers un but e significa- que la so- s, et que le qu'il ima- fférents, ce par l'autre, les moyens ne identité

Dans les trois cas de transitions, on constate que ce questionnement, et les réponses qu'il reçoit, passent par des relations interpersonnelles. C'est en effet en se déplaçant sur la position des autres, dans les dialogues, réels ou fictifs, qu'il a avec eux, qu'il découvre la possibilité de réaliser les potentialités latentes qui sont en lui. Cette *identification* à l'autre, qui n'est pas forcément consciente, paraît indispensable pour que se précise l'insatisfaction à l'égard de l'identité jusqu'alors assumée, le désir de lui en substituer une autre plus riche. Ainsi de Wells trouvant chez un Wallas l'homme qui lui fait prendre conscience, par *contraste* avec Bland, de la possibilité d'harmoniser activité littéraire et activité sociale féconde, constructrice. Il faut ce double déplacement, sur le modèle « négatif » et sur le modèle « positif », pour que le sujet désire effectuer le passage (la transition), des conduites morcelées à des conduites harmonisées. C'est dans ces comparaisons que se produisent les « souffrances » génératrices de changement. Car les clivages, les aliénations, apparaissent dans ces comparaisons liés à des conditions sociales (tels les modes de vie de Bland), qu'il faut corriger pour donner signification aux activités du moi. C'est dans des débats collectifs, où chaque participant est amené à effectuer le déplacement de ses visées de vie sur celles des autres, à les comparer, à en discuter, que prend naissance « le désir de changement » évoqué par Bourdieu : il a sa source dans les dialogues où chacun se met en cause en situant ses buts de vie par rapport à ceux des autres.

Mais, au-delà des caractères communs aux transitions, c'est l'intérêt de l'autobiographie de révéler l'originalité des processus qui interviennent en chacune d'elles. Chacune provient de la présence d'écarts différents entre les activités réalisées et celles qui s'ébauchaient dans l'imaginaire du sujet. Elle met en œuvre un processus original de réponse à l'aliénation.

1. *Révolte, angoisse, rupture.* Sorti de l'école, Wells est assigné à des apprentissages courts, pour aboutir au rôle de commis. En lui il perd l'espoir d'utiliser dans une profession les aptitudes intellectuelles qu'il avait construites à l'école, espoir qu'il renforçait sans cesse dans la prise de conscience des conquêtes de l'intelligence scientifique dans la mutation culturelle en cours. Trois réactions répondent à ce sentiment d'aliénation :

a) *la révolte* contre le passéisme de sa mère, dont la religiosité lui semble constituer un aspect. Il cultive cette révolte, l'étend à la société archaïque où il travaille, cherche à la justifier en s'informant dans un cercle de jeunes ;

b) la construction d'un *imaginaire du moi à venir*, vague, égocentré, avec toutefois, à partir d'une identification à un enseignant qui avait été frappé par sa capacité à apprendre, une orientation vers l'enseignement



une espérance : l'estime d'autrui encourage le désir d'évasion hors de la prison de son patron ;

c) *l'acte de rupture*, avec l'aide de cet enseignant, pour mettre fin à l'angoisse, à la révolte tournée contre lui-même, qui le mettait face à la mort. Cet acte, défi à sa mère, va jouer un rôle clef dans ses luttes à venir ; il lui fournit la preuve qu'il ne faut pas, comme le fait son père, se résigner. Il constitue un caractère important de son type de personnalisation conquérante.

2. *Du rôle à l'œuvre*. Son entrée à l'université, grâce à l'appui du même maître et d'un travail intensif, a été à l'origine d'une forte confiance en soi, qui se fixait sur l'attente d'un avenir dans une carrière de biologiste (par identification à Huxley), et plus généralement sur la valorisation de la science où il devait accomplir le dépassement de soi. Son échec à l'examen de sortie le confine en un rôle d'enseignant, qui lui apparaît comme une déchéance par rapport à la condition de scientifique espérée : il est exécutant et non initiateur, il n'accèdera pas à l'élite. Il se trouve en face d'un nouveau type d'aliénation, celle de son avenir, et il en est responsable. Au-delà des motivations exposées plus haut sur son choix de la littérature pour réaliser une œuvre qui le réhabilite à ses propres yeux, on peut y voir l'expression d'exigences fondamentales de la personnalisation.

a) Wells a échoué, il fait semblant de continuer dans la voie scientifique en enseignant la biologie, il sait qu'il a perdu, il lui faut donc rompre. Il le fait peu à peu tout en enseignant, en écrivant des brouillons de romans. Dans cette voie furtive, il renoue en fait avec la passion d'imaginaire dont il montre combien elle était puissante dans toute son adolescence, qui ressentait les changements sociaux comme des moyens de sortir de sa médiocrité. L'œuvre imaginaire rêvée va, pour lui, constituer un bond hors des tâches trop quotidiennes, des tracasseries familiales, de la sujétion à sa femme. Dans la reprise de son rêve d'adolescent, il se lance vers un avenir libéré des aliénations. Liées à son échec.

b) La composition littéraire exige une lutte contre soi, la correction des premières formulations par d'autres, l'ajustement des moments du drame qui sert de thème au roman ; elle procure le sentiment d'une maîtrise de soi. La création littéraire passe par ce qui caractérise l'œuvre : la perfection dans l'ajustement des moyens à la fin. Elle donne l'impression de se totaliser en elle.

c) Destinée à la publication, l'œuvre est la manifestation d'un moi intérieur qui s'est composé au cours de sa création. L'auteur doit oser se livrer au public, se déclarer dans son originalité. Il le fait avec l'intention — du moins chez Wells — de mettre les lecteurs en face d'eux-mêmes, dans leurs drames tels qu'ils les vivent, et dans la signification de leur drame, dont ils risquent de ne pas saisir la portée : drames de l'humanité

r d'évasion hors de la

nt, pour mettre fin à  
ui le mettait face à la  
f dans ses luttes à ve-  
ne le fait son père, se  
type de personnalisa-

, grâce à l'appui du  
origine d'une forte  
ir dans une carrière  
généralement sur la  
dépassement de soi.  
l'enseignant, qui lui  
ition de scientifique  
ra pas à l'élite. Il se  
e son avenir, et il en  
haut sur son choix  
bilité à ses propres  
ntales de la person-

ans la voie scienti-  
1, il lui faut donc  
vant des brouillons  
it avec la passion  
te dans toute son  
omme des moyens  
1, pour lui, consti-  
acas familiaux, de  
l'adolescent, il se  
hec.

soi, la correction  
des moments du  
iment d'une maî-  
térise l'œuvre : la  
onne l'impression

station d'un moi  
teur doit oser se  
avec l'intention  
ce d'eux-mêmes,  
ification de leur  
es de l'humanité

à venir, drames des rapports sociaux. Ainsi Wells devient-il un guide des consciences : ses romans sont des essais pour instruire les hommes sur les moyens de réussir à fonder une existence humaine.

3. *L'homme politique.* Sans doute trouvait-il dans la proposition du roman social le moyen de renouer avec les aspirations sociales de son adolescence. Mais il restait au niveau de l'imaginaire, alors qu'étudiant il avait participé aux espoirs d'une libération sociale en adhérant à l'idéologie socialiste. Il courait le risque d'être confondu avec les romanciers psychologues, qu'au demeurant il admirait, mais dont son inscription ancienne dans une classe sociale inférieure le séparait. Il ne pouvait accepter d'être bourgeois. Le risque était d'autant plus grand que ses succès littéraires l'enrichissaient et qu'il en était fier. Cette contradiction interne a sans doute été une motivation à son engagement dans ses recherches sur la nature des changements sociaux et les injustices qui les accompagnent. Il était un moyen de ne pas aliéner ce qui avait été une de ses satisfactions morales : son adhésion à un projet de transformation de la société.

Ses prises de position politique, dès 1900, son projet de constituer un « ordre » d'esprits clairvoyants pour poser et résoudre les problèmes de la société, relève du processus de personnalisation dans un déplacement du moi romancier parvenu à la célébrité sur le NOUS. Ce déplacement se caractérise par un bond de l'imaginaire au-delà du présent : à partir de la constatation du développement des communications, il ordonne son projet social autour de l'idée d'une République universelle, en méconnaissant quelques-uns des mécanismes essentiels des changements contemporains. L'imaginaire prenait le dessus sur l'analyse : ce qui s'était déjà manifesté dans son échec en science. Par ailleurs la hâte d'arriver à une transformation de la société le pousse à confier à des esprits d'élite la tâche de cette transformation. La personnalisation était limitée par l'utopisme et l'individualisme, par une sorte de retour de la pensée mythique contre laquelle il s'était battu lors de sa séparation des dogmes chrétiens.

L'étude des transitions met en lumière la manière dont l'individu, constitué en sujet dans ses identifications et ses oppositions dans les relations aux autres, situé entre des socialités aux structures et finalités différentes, s'appuie sur certaines d'entre elles pour se libérer de sa sujétion aux autres : sur le travail pour s'affranchir de la famille, sur la science pour se libérer des dogmes, sur l'imaginaire pour échapper à la pression sociale... Il tend à devenir un microcosme autonome. Il n'y parvient jamais, faute de pouvoir discerner l'ensemble des contradictions dans lesquelles il est placé.

## Bibliographie

- AJZEN, I. ; FISHBEIN, M. 1980. *Understanding Attitudes and Predicting Social Behavior*. Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall.
- ALLAN, G. 1994. « Traditions and Transitions ». *The Psychoanalytic Review*. The Guilford Press. Vol. 81, n° 1, pp. 79-100.
- ALLEN, P.M. 1989. « Vers une nouvelle science des systèmes humains ». *Revue internationale des sciences sociales*. N° 119, pp. 83-95.
- ALMUDEVER, B. 1989. « L'entrée à l'université, la sortie de l'université : deux transitions comparables ? ». *Dossiers de l'éducation*. 16, n° 4, pp. 65-78.
- ALMUDEVER, B. ; CAZALS, M.P. 1993. « Faire face aux difficultés d'insertion professionnelle : le rôle des soutiens sociaux ». *L'orientation scolaire et professionnelle*. Vol. 22, n° 4, pp. 335-349.
- ALMUDEVER, B. ; BAUBION-BROYE, A. ; SANCHEZ, F. 1997a. « Interpersonal Relationships and Coping Strategies in Situations of Insecure Employment ». *Quaderni di Psicologia del lavoro*. Vol. 5, pp. 218-225.
- ALMUDEVER, B. ; HAJJAR, V. ; DAMASE-MICHEL, C. ; LAPEYRE-MESTRE, M. 1997b. « Soutiens sociaux et stratégies de faire face : le recours aux psychotropes en situations de chômage et de travail ». *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*. N° 33, pp. 21-34.
- ARTHUR, M.B. ; HALL, D.T. ; LAWRENCE, B.S. (dir. publ.). 1989. *Handbook of Career Theory*. Cambridge, Cambridge University Press.
- ASHFORD, S. J. 1986. « The Role of Feedback Seeking in Individual Adaptation : A Resource Perspective ». *Academy of Management Journal*. 29, pp. 465-487.
- ASHFORD, S.J. ; BLACK, J.S. 1996. « Proactivity During Organizational Entry : The Role of Desire for Control ». *Journal of Applied Psychology*. Vol. 81, n° 2, pp. 199-214.
- ASHFORD, S.J. ; TAYLOR, M.S. 1990. « Adaptation to Work Transitions : An Integrative Approach ». Dans : Ferris, G.R. ; Rowland, K.M. (dir. publ.), *Research in Personnel and Human Resources Management*. Greenwich, CT : JAI Press. Vol. 8, pp. 1-39.



- ASHFORTH, B.E. ; SACKS, A.M. 1996. « Socialization Tactics : Longitudinal Effects on Newcomer Adjustment ». *Academy of Management Journal*. Vol. 39, n° 1, pp. 149-178.
- ASPINWALL, L.G. ; TAYLOR, S.E. 1992. « Modeling Cognitive Adaptation : A Longitudinal Investigation of the Impact of Individual Differences and Coping on College Adjustment and Performance ». *Journal of Personality and social Psychology*. Vol. 63, 6, pp. 989-1003.
- ASSIER-ANDRIEU, L. 1987. « Scénarios de la transition dans les Pyrénées catalanes françaises ». *Revue internationale des sciences sociales*. N° 114, pp. 513-534.
- ATKINSON, J.W. 1964. « Experiment Analysis of Purposive Behavior ». *Dans : Introduction to Motivation*. Princeton, New Jersey, Van Norstand.
- BAGOZZI, R.P. 1992. « The Self-Regulation of Attitudes, Intentions, and Behavior ». *Social Psychology Quarterly*. Vol. 55, n° 2, pp. 178-204.
- BALANDIER, G. 1988. *Le désordre, éloge du mouvement*. Paris, Fayard.
- BALANDIER, G. 1994. *Le dédale : pour en finir avec le XX<sup>e</sup> siècle ?* Paris, Fayard.
- BANDURA, A. 1977. « Self-Efficacy : Toward a Unifying Theory of Behavioral Change ». *Psychological Review*. 84, pp. 191-215.
- BAUBION-BROYE, A. 1987. *Le projet personnel et l'innovation sociale*. Toulouse. Editions du CNRS.
- BAUBION-BROYE, A. ; CURIE, J. 1989. « Psychologie de sociologues et sociologie de psychologues ». *Dans : Malrieu, P. (dir. publ.), Dynamiques sociales et changements personnels*. Editions du CNRS, pp. 1-13.
- BAUBION-BROYE, A. ; CURIE, J. ; HAJJAR, V. 1989. « Projets et transformations des activités des chômeurs ». *Actes du 5<sup>e</sup> congrès international de l'Association de psychologie du travail de langue française*. Paris, Editions EAP, pp. 362-370.
- BAUBION-BROYE, A. ; CURIE, J. ; HAJJAR, V. 1993. « Interdipendenza e autonomia delle attività lavorative ed extra-lavorative : per un approccio sistemico ». *Studi di Sociologia*. Vol. XXXI, n° 2, pp. 177-193.
- BAUBION-BROYE, A. ; MALRIEU, P. 1987. « Pour une étude de la structure et de la genèse du projet ». *Où va la pédagogie du projet ?* Editions universitaires du Sud, pp. 141-147.
- BAUBION-BROYE, A. ; MALRIEU, P. ; TAP, P. 1987. « L'interstructuration du sujet et des institutions ». *Bulletin de psychologie*. N° 379, pp. 435-447.
- BAUDRILLARD, J. 1981. *Simulacres et simulation*. Paris, Galilée.
- BAUER, T.N. ; GREEN, S.G. 1994. « Effect of Newcomer Involvement in Work-Related Activities : A Longitudinal Study of Socialization ». *Journal of Applied Psychology*. Vol. 79, n° 2, pp. 211-223.
- BEAUVOIS, J.L. 1984. *La psychologie quotidienne*. Paris, PUF.
- BEAUVOIS, J.L. 1994. *Traité de la servitude libérale. Analyse de la soumission*. Grenoble, PUG.
- BEAUVOIS, J.L. ; JOULÉ, R. 1981. *Soumission et idéologies. Psychosociologie de la rationalisation*. Paris, PUF.

- BEGUE, B. ; MAURIES, F. 1995. *L'épreuve du sevrage signifiée par les toxicomanes : rôle des soutiens sociaux et de l'estime de soi*. Mémoire de maîtrise réalisé sous la direction de B. Almudever. Université de Toulouse-Le Mirail, 67 p.
- BERGER, C. R. 1979. « Beyond Initial Understanding : Uncertainty, Understanding, and the Development of Interpersonal Relationships ». *Dans* : Giles, H. ; Clair, St. (dir. publ.), *Language and Social Psychology*. Oxford, Basil Blackwell, pp. 122-144.
- BERTHELOT, J.M. 1996. *Les vertus de l'incertitude, le travail de l'analyse dans les sciences sociales*. Paris, PUF, Psychologie d'aujourd'hui.
- BILLINGS, G. ; MOOS, R.H. 1981. « The Role of Coping Responses and Social Resources in Attenuating the Stress of Life Events ». *Journal of Behavioral Medicine*. Vol. 4, n° 2, pp. 139-157.
- BOUDON, R. 1976. *La logique du social*. Paris, Hachette.
- BOUDON, R. 1994. « Mobilité sociale ». *Dans* : Boudon, R. ; Bourricaud, F. (dir. publ.) *Dictionnaire critique de la sociologie*. Paris, PUF, pp. 382-388.
- BOURDIEU, P. 1979. *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris, Editions de Minuit.
- BOURDIEU, P. 1980. *Le sens pratique*. Paris, Editions de minuit.
- BOURDIEU, P. 1981. « Les rites comme actes d'institution ». *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 43, pp. 58-63.
- BOURDIEU, P. 1982. *Ce que parler veut dire*. Paris, Fayard.
- BOURDIEU, P. 1989. *La noblesse d'Etat. Grandes écoles et esprit de corps*. Paris, Editions de Minuit.
- BOURDIEU, P. 1992. *Réponses*. Paris, Le Seuil.
- BOURDIEU, P. 1997. *Méditations pascaliennes*. Paris, Le Seuil, Coll. Liber.
- BOURDIEU, P., PASSERON, J.C. 1964. *Les héritiers. Les étudiants et la culture*. Paris, Editions de Minuit.
- BOURDIEU, P., PASSERON, J.C. 1970. *La reproduction. Eléments pour une théorie du système d'enseignement*. Paris, Editions de Minuit.
- BOUTINET, J.-P. 1995. *Psychologie de la vie adulte*. Paris, PUF, Que sais-je ?
- BOUTINET, J.P. 1996. *Anthropologie du projet*. Paris, PUF.
- BRICAUD, C. ; DER, V. 1997. *Le relais enfants-parents et la circulation de l'information au sein du Centre de détention de Muret*. Mémoire de DESS réalisé sous la direction de B. Almudever. Université de Toulouse-Le Mirail, 135 p.
- CAMILLERI, C. 1990. « Identité et gestion de la disparité culturelle : essai d'une typologie ». *Dans* : Camilleri, C. et al. *Stratégies identitaires*. Paris, PUF, pp. 85-110.
- CANGUILHEM, G. 1983. *Le concept et la vie. Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*. Paris, Vrin.
- CANGUILHEM, G. 1988. *Le normal et le pathologique*. Paris, PUF, coll. Quadrige.
- CASTEL, R. 1996. *Les métamorphoses de la question sociale ; une chronique du salariat*. Paris, Fayard.

- CASTELLS, M. 1995. « Les flux, les réseaux et les identités : où sont les sujets dans la société informationnelle ? ». Dans : Dubet, F. ; Wieviorka, M. (dir. publ.). *Penser le sujet : autour d'Alain Touraine*. Paris, Fayard.
- CASTORIADIS, C. 1996. *La montée de l'insignifiance*. Paris, Le Seuil.
- CAZALS, M.-P. ; DUPUY, R. ; BAUBION-BROYE, A. 1993. « Transitions psycho-sociales, attente d'emploi, évolutions de la vulnérabilité ». Dans : Goguelin, P. (dir. publ.) *La psychologie du travail à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. Actes du VII<sup>e</sup> congrès international de psychologie du travail de langue française*. Paris, EAP, pp. 242-252.
- CAZALS, M.P. ; ALMUDEVER, B. ; FRACCAROLI, F. 1995. « Social Support, Coping Strategies and Psychological Well-Being Among Young People Awaiting Employment ». Dans : Peiro, J.M. et al. (dir. publ.). *Work and Organizational Psychology : European Contributions of the Nineties*. Erlbaum (UK) Taylor & Francis.
- CAZALS, M.P. ; BAUBION-BROYE, A. 1997. « Comparaisons à autrui et bien-être psychologique des jeunes en situation professionnelle précaire ». *Cahiers internationaux de psychologie sociale*. N° 33, pp. 52-60.
- CELESTINO, O. 1987. « La terre et les hommes au Pérou : la vallée du Chancay du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle ». *Revue internationale des sciences sociales*. N° 114, pp. 568-579.
- CINGOLANI, P. 1986. *L'exil du précaire*. Paris, Méridiens Klincksieck.
- CLOT, Y. 1995. *Le travail sans l'homme ? Pour une psychologie des milieux du travail et de vie*. Paris, La Découverte.
- CLOT, Y. ; J.Y. ROCHEX ; SCHWARTZ, Y. 1990. *Les caprices du flux. Les mutations technologiques du point de vue de ceux qui les vivent*. Ed. Matrice.
- COLARUSSO, C. A. ; NEMIROFF, R.A. 1981. *Adult Development : A New Dimension in Psychodynamic Theory and Practice*. New York, Plenum Press.
- CUIN, Ch.H. 1993. *Les sociologues et la mobilité sociale*. Paris, PUF.
- CURIE, J. 1975. *Le devenir des travailleurs d'origine agricole. Contribution à l'étude de la transformation des conduites de travail*. Paris, Librairie H.Champion, 529 pages.
- CURIE, J. ; BAUBION-BROYE, A. ; HAJJAR, V. 1988. « Interférences entre conduites, système des activités et mode de vie ». *Actes du congrès SFP. Changements psychologiques : modèles d'apprentissage et de transformation*. pp. 6-31.
- CURIE, J. ; HAJJAR, V. 1987. « Vie de travail - vie hors travail. La vie en temps partagé ». Dans : Lévy-Leboyer, C. ; Spérandio, J. C. (dir. publ.) *Traité de psychologie du travail*. Paris, PUF, pp. 37-55.
- CURIE, J. ; HAJJAR, V. ; MARQUIÉ, H. ; ROQUES, M. 1990. « Proposition méthodologique pour la description du système des activités ». *Le travail humain*. Vol. 53, n° 2, pp. 103-118.
- DEGENNE, A. ; FORSE, M. 1994. *Les réseaux sociaux*. Paris, Armand Colin.
- DEPOLO, M. 1988. *Entrare nelle organizzazioni. Psicologia della socializzazione organizzativa*. Bologna, Il Mulino.
- DEPOLO, M. ; FRACCAROLI, F. ; SARCHIELLI, G. 1987. « Senza lavoro : un'analisi socio-psicologica dell'esperienza di Cassa Integrazione Guadagni ». *Studi di Sociologia*. Vol. XXV, n° 2, pp. 153-169.



- DEPOLO, M. ; FRACCAROLI, F. ; SARCHIELLI, G. 1992. « Le sujet actif face aux transitions psycho-sociales ». Dans : *Actes du colloque Fonction des projets dans les structurations personnelles et sociales*. Toulouse, Editions universitaires du Sud.
- DEPOLO, M. ; FRACCAROLI, F. ; SARCHIELLI, G. 1994. « Le décalage entre attentes et réalité dans le processus de socialisation au travail ». *Le travail humain*. 57 (2), pp. 131-143.
- DEPOLO, M. ; FRACCAROLI, F. ; SARCHIELLI, G. 1995. « Strategie di miglioramento della carriera lavorativa in giovani al primo impiego ». *Risorsa Uomo*. 3 (3), pp. 299-314.
- DEPOLO, M. ; FRACCAROLI, F. ; SARCHIELLI, G. 1997. « On Becoming a Researcher : Information Seeking and Expectation-Reality Mismatches ». Dans : *Quaderni di psicologia del lavoro, Feelings Work in Europe*, vol. 5.
- DEPOLO, M. ; SARCHIELLI, G. 1987. *La psicologia della disoccupazione*. Bologna, Il Mulino.
- DESCHAMPS, J.C. 1991. « Définition de soi et identité sociale ». Dans : Doise, W. ; Deschamps, J.C. ; Mugny, G. *Psychologie sociale expérimentale*. Paris, Armand Colin, pp. 35-50.
- DION, K. K. 1985. « Socialization in Adulthood ». Dans : Lindzey, G. ; Aronson, E. (dir. publ.), *Handbook of Social Psychology*. New York, Random House.
- DONAHUE, E. et al. 1993. « The Divided Self : Concurrent and Longitudinal Effects of Psychological Adjustment and Social Roles on Self-Concept Differentiation ». *Journal of Personality and Social Psychology*. 64, pp. 334-346.
- DOSNON, O. 1996. « L'indécision face au choix scolaire ou professionnel : concepts et mesures ». *L'orientation scolaire et professionnelle*. Vol. 25, n° 1, pp. 129-168.
- DOSNON, O. ; WACH, M. ; BLANCHARD, S. 1996. « Indécision, styles de décision et valeurs de travail ». *Psychologie du travail et des organisations*. Revue de l'AIPTLF, Presses académiques Neuchâtel, vol. 2, n° 1-2, pp. 68-77.
- DRIVER, M. J. 1988. « Careers : A Review of Personal and Organizational Research ». Dans : Cooper, C.L. ; Robertson, I. (dir. publ.), *International Review of Industrial and Organizational Psychology*. New York, John Wiley & Sons Ltd.
- DUBAR, C. 1995. *La socialisation professionnelle : construction des identités sociales et professionnelles*. Paris, Armand Colin.
- DUBAR, C. ; DUBAR, E. ; FEUTRIE, M. ; GACHEY, N. ; HEDOUX, J. ; VERSCHAVE, E. 1987. *L'autre jeunesse. Des jeunes sans diplôme dans un dispositif de socialisation*. Lille, PUL.
- DUBET, F. 1987. *La galère : jeunes en survie*. Paris, Fayard.
- DUBET, F. 1994. *Sociologie de l'expérience*. Paris, Le Seuil.
- DUBET, F. ; WIEVIORKA, M. (dir. publ.) 1995. *Penser le sujet : autour d'Alain Touraine*. Paris, Fayard.
- DUBOIS, J.P. 1997. « Je pense à autre chose ». Editions de l'Olivier, Le Seuil.
- DUBOIS, N. 1987. *La psychologie du contrôle*. Presses universitaires de Grenoble.
- DUNKEL-SCHETTER, C. 1984. « Social Support and Cancer : Findings Based on Patients' Interviews and their Implications ». *Journal of Social Issues*, Vol. 40, pp. 77-98.

- DUPUY, R. 1992. « La demande d'évaluation. Transférabilité du modèle rationaliste ? Pour une prise en compte des processus identitaires. Exemples en situations de formations d'adultes ». *Empan*, pp. 27-35.
- DUPUY, R. 1993. « Valorisations, attentes et investissements en formation ». *L'orientation scolaire et professionnelle*. Vol. 22, n° 4, pp. 371-392.
- DUPUY, R. 1997. *Socialisation professionnelle et dynamiques identitaires. Contribution à l'analyse des processus de changement au cours des transitions psychosociales*. HDR Université de Toulouse-Le Mirail, décembre.
- DUPUY, R. ; BAUBION-BROYE, A. ; CAZALS, M.-P. 1995. « Professional Vulnerabilities and Valuations of Activities. Example in Coutuming Education ». Milano, *Risorsa Uomo*, vol. 3, n° 2, pp. 149-165.
- DUPUY, R. ; CASCINO, N. ; LE BLANC, A. 1997. « The Role of Attributional Styles in Personal Investment Behaviours in Situations of Professional Training ». Dans : Louche, C. ; Talhouk, A. (dir. publ.), « Explanations in Organizations ». *European Journal of Work and Organizational Psychology*. Vol. 6, 1, pp. 79-91. Hove, Erlbaum (UK) Taylor & Francis Ltd.
- DUPUY, R. ; LE BLANC, A. 1997. « Transitions psychosociales et conduites de projet ». *Pratiques psychologiques*. N° 1, pp. 63-74. Paris, L'Esprit du Temps.
- DURKHEIM, E. 1947. *Les règles de la méthode sociologique*. Paris, PUF.
- ELDER, G.H. Jr. 1985. *Perspectives on the Life Course, Life Course Dynamics*. Edited by Glen H. Elder Jr, Ithaca, Cornell University Press, pp. 23-49.
- ELDER, G.H. Jr. 1994. « Time, Human Agency, and Social Change : Perspectives on the Life Course ». *Social Psychology Quarterly*. Vol. 57, 1, pp. 4-15.
- ELL, K. ; NISHIMOTO, R. ; MEDIANSKY, L. ; MANTELL, S. ; HAMOUITCH, M. 1992. « Social Relations, Social Support and Survival Among Patients with Cancer ». *Journal of Psychosomatic Research*, vol. 36, pp. 1-11.
- EMLER, N. 1995. « Socialization for Work ». Dans : Collett, P. ; Furnham, A. (dir. publ.) *Social Psychology at Work*. London, Routledge.
- ERIKSON, E.H. 1982. *The Life Cycle Completed : A Review*. New York, Norton and Co.
- ESMINGER, E. ; CELENTANO, D.D. 1988. « Unemployment and Psychiatric Distress : Social Resources and Coping ». *Social Science and Medicine*. Vol. 27, N° 3, pp. 239-247.
- FAUCHER, D. 1954. *Le paysan et la machine*. Paris, Editions de Minuit.
- FEATHER, N.T. 1992. « Expectancy-Value Theory and Unemployment Effects ». *Journal of occupational psychology*. Vol. 65, pp. 315-330.
- FEIJ, J.A. ; WHITELY, W.T. ; PEIRO, J.M. ; TARIS, T.W. 1995. « The Development of Career-Enhancing Strategies and Content Innovation : A Longitudinal Study of New Workers ». *Journal of Vocational Behavior*. 46, pp. 231-256.
- FELDMAN, D.C. 1976. « A Contingency Theory of Socialization ». *Administrative Science Quarterly*. Vol. 21, pp. 433-449.
- FELDMAN, D.C. 1977. « The Role of Initiation Activities in Socialization ». *Human Relations*. N° 30, pp. 977-990.

- FELDMAN, D.C. 1981. « The Multiple Socialization of Organizational Members ». *Academy of Management Journal*. N° 6, pp. 309-318.
- FERRASSE, J. (sous la dir. de) 1986. *Les transitions dans le système éducatif*. Rapport final au ministère de l'Éducation nationale, 168 p.
- FISCHER, S. 1990. « The Psychological Effects of Leaving Home : Homesickness, Health and Obsessional Thoughts ». Dans : Shirley Fischer and Cary L. Cooper Eds. *On the Move : The Psychology of Change and Transition*. Chichester, John Wiley & Sons, pp. 154-170.
- FISCHER, S. ; COOPER, C.L. 1990. *On the Move : the Psychology of Change and Transition*. Chichester, John Wiley & Sons.
- FISHER, C.D. 1986. « Organizational Socialization : An Integrative Review ». Dans : Ferris, G.R. ; Rowland, K.M. (dir. publ.), *Research in Personal and Human Resources Management*. Vol. 4, pp. 101-145. Greenwich, CT : JAI Press.
- FISHER, J.C. 1993. « A Framework for Describing Developmental Change Among Older Adults ». *Adult Education Quarterly*. Vol. 43, n° 2, pp. 76-89.
- FISHER, C.S. 1948. *To Dwell Among Friends*. Chicago, The Chicago University Press, 2ème édition, 1982.
- FORET, S. ; OSPITAL, N. 1992. « Formation jeunes, suivi individualisé : des moyens pour l'insertion ? Evolution des sentiments de contrôle de jeunes stagiaires dans le cadre d'un dispositif de formation CFI ». Université de Toulouse-Le Mirail, bibliothèque de l'UFR de psychologie.
- FOUCAULD (DE), J.B. ; PIVETEAU, D. 1995. *Une société en quête de sens*. Paris, Odile Jacob.
- FOURNIER, V. ; PAYNE, R., 1994. « Change in Self-Construction During the Transition from University to Employment : A Personal Construct Psychology Approach ». *Journal of Occupational and Organizational Psychology*. Vol. 67, pp. 297-314.
- FRACCAROLI, F. 1994. « Stabilité et changement des significations du travail. Une recherche longitudinale sur la transition école-emploi ». *Le travail humain*. Tome 57, n° 2, pp. 145-162.
- FRACCAROLI, F. ; ALMUDEVER, B. (à paraître). *L'entrée au travail des jeunes. Analyse critique des approches théoriques*.
- FRACCAROLI, F. ; LE BLANC, A. ; HAJJAR, V. 1994. « Social Self-Description and Affective Well-Being in Young Unemployed People. A Comparative Study ». *European Work and Organizational Psychologist*. Vol. 4, n° 2, pp. 81-100.
- FRAISSE, P. 1967. *Psychologie du temps*. Paris, PUF.
- FRANCES, R. 1987. « La motivation au travail ». Dans : Lévy-Leboyer, Cl. ; Spérandio, J.C. *Traité de psychologie du travail*. Ch. XVIII, pp. 347-377. Paris, PUF.
- FRESE, M. 1982. « Occupational Socialization and Psychological Development : An Underemphasized Research Perspective in Industrial Psychology ». *Journal of Occupational Psychology*. 55, pp. 209-224.
- FRONE, M.R. ; RUSSELL, M. ; COOPER, M.L. 1991. « Relationship of Work and Family Stressors to Psychological Distress ». *Journal of Social Behavior and Personality*. Vol. 6, n° 7, pp. 227-250.